La locution prépositive *quitte à* en français moderne : origine et emplois

Claude Guimier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/357>

DOI : 10.4000/ml.357

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 137-164

Référence électronique

Claude Guimier, « La locution prépositive *quitte à* en français moderne : origine et emplois », *Modèles linguistiques* [En ligne], 64 | 2011, mis en ligne le 09 septembre 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/357> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.357>

La locution prépositive *quitte à* en français moderne : origine et emplois

Claude Guimier

Aucune étude d'ampleur ne semble avoir été consacrée à la séquence *quitte à*, dans son rôle de connecteur, illustré par un exemple tel que :

- (1) Ils préfèrent se taire, *quitte à* paraître lâches. (A. Duperey)

D'un emploi fréquent en français moderne, cette séquence apparaît pour la première fois dans la *Correspondance de Madame de Sévigné* dans la base de données Frantext :

- (2) J'irai toujours mon chemin, *quitte à* changer quand on changera. (Mme de Sévigné, 1675-1680)

Les développements qui suivent s'appuient essentiellement sur les exemples fournis par cette base, complétés par quelques autres recherchés sur Internet par le biais de Google¹. Ils portent d'abord sur le statut syntaxique de la séquence et se poursuivent par une description relativement détaillée de son rôle sur le plan sémantique².

1. Statut syntaxique

1.1. Degré de coalescence de la locution

Aucun dictionnaire n'a d'entrée spécifique pour *quitte à*, mais tous citent cette séquence sous l'entrée *quitte* adj. La plupart reconnaissent

-
1. Les exemples extraits de Frantext sont identifiés par le nom de l'auteur ; les exemples trouvés sur Internet ne comportent pas de référence particulière.
 2. Le présent travail a d'abord été présenté dans un séminaire du Laboratoire CRISCO. Une version écrite plus élaborée a été relue par Véronique Lenepveu et Eric Gilbert. Une présentation succincte a fait l'objet d'une communication au colloque organisé sur *La notion d'unité en sciences du langage : aspects lexicologiques, terminologiques et traductologiques* organisé en septembre 2011 par le laboratoire LDI (Université de Paris 13) dans le cadre des 9^{èmes} journées scientifiques du réseau LTT, sous le titre « *Quitte à* en français moderne : unité et diversité ». Que tous ceux qui, en ces diverses occasions, m'ont fait part de leurs remarques, critiques et suggestions, soient ici remerciés.

l'existence d'une locution (*Grand Robert de la Langue Française*), voire d'une locution prépositive (TLFi), *quitte à*.

Les manuels de grammaire n'évoquent généralement pas cette séquence. Sandfeld (1965, 348) y consacre néanmoins quelques lignes dans le volume de sa *Syntaxe* consacré à l'infinitif ; il invoque un emploi particulier de *à + inf.*, avec un « sens instrumental », qui « a eu un développement tout particulier après *quitte* et *sauf*. ». Il dissocie donc *quitte*, « adjectif appositionnel », du groupe *à + inf.*, refusant ainsi implicitement de reconnaître l'existence même d'une locution. Grevisse & Goosse (2007, 1143) mentionnent également la construction dans le chapitre du *Bon Usage* consacré à l'infinitif ; celui-ci est analysé comme un complément de l'adjectif *quitte*, au moins primitivement, car l'ensemble « est senti plutôt aujourd'hui comme une locution prépositive. » Plus loin (op. cit., 1322), *quitte à*, ainsi que *sauf à*, sont inclus dans la liste des principales locutions prépositives du français. On aurait donc, avec ces deux séquences, un modèle de locution prépositive sur le schéma adj. + prép., modèle qui n'est pourtant pas reconnu par Gross (2006, 35) dans sa typologie des locutions prépositives du français.

L'existence même d'une locution *quitte à* ne peut guère être mise en doute. Celle-ci fonctionne comme un connecteur qui met en relation une proposition finie (désormais appelée *P*) et une autre proposition (désormais appelée *Q*), laquelle se présente soit, cas le plus fréquent, sous la forme d'une infinitive (ex. 1 et 2), soit, plus rarement, sous la forme d'une complétive en *ce que* :

- (3) Je fais ce que je veux, j'écris ce que je veux, *quitte à ce que* ça vous froisse.

Un certain nombre de tests permettent de mettre en évidence la coalescence de la locution, et de l'opposer aux constructions libres faisant appel à l'adjectif *quitte* :

— **Impossibilité d'introduire librement un autre constituant, par exemple un intensif :**

*Être totalement / complètement quitte de qqch (adj) vs. P, *totalement / *complètement quitte à Q*

— **Impossibilité de remplacer *quitte* par un autre constituant appartenant au même paradigme, soit un synonyme, soit un antonyme :**

*Être quitte / libéré / exempté / dégagé de qqch (adj) vs. P, quitte / *libéré / *exempté / *dégagé à Q*

*Être endetté / engagé / obligé envers qq'un (adj) vs. P, *endetté / *engagé / *obligé à Q*

— **Impossibilité de faire varier la préposition à³ :**

*Être quitte envers qq'un / de qqch / pour faire qqch (adj) vs. P, quitte à / *envers / *de Q*

Mais le figement de la locution n'est pas absolu, en ce sens que ses deux éléments constitutifs ne sont pas insécables, comme le montrent les tests suivants :

— **Possibilité d'insérer un groupe à fonction adverbiale :**

- (4) Le mieux était donc d'attendre patiemment, *quitte* ensuite à regagner le temps perdu par une accélération de la marche du train. (J. Verne)
- (5) [...] et qu'il entendait laisser jouer les mécanismes capitalistes les plus anti-sociaux (*quitte*, en période pré-électorale, à faire quelques promesses plus ou moins démagogiques sur le maintien des structures périmées). (Mendès-France)
- (6) Ils gardent espoir de faire entendre leur voix. *Quitte*, le cas échéant, à faire capoter le projet ...

— **Possibilité de mettre *quitte* en « facteur commun » à plusieurs constructions à VInf / à ce que :**

- (7) Pourtant, ils ont raison de creuser. *Quitte* à miner la planète, à ce qu'elle craque. (C. Paysan)
- (8) La purge de 1558, qui suivit la mort de l'empereur et la victoire de Saint-Quentin, ramena les grandes firmes d'Augsbourg à la réalité et les incita à abandonner les placements spéculatifs, *quitte* à laisser le terrain aux Génois plus expérimentés, et à se recentrer sur leurs activités de base : le textile et le commerce.

Ces insertions ne sont toutefois pas de nature à remettre en cause le statut de locution, c'est-à-dire d'unité polylexicale, de la séquence⁴. Elles sont simplement l'indice d'un figement partiel. Mais si *quitte* à apparaît comme une locution, s'agit-il pour autant d'une locution prépositive ?

1. 2. *Quitte* à = locution prépositive ?

Nous ferons nôtre la définition « a minima » proposée par Fagard (2009, 99) ; celui-ci considère les locutions prépositionnelles comme :

-
- 3. Historiquement, *quitte pour* a pu être utilisé comme équivalent de *quitte à* (cf. *Dictionnaire Académie* 1835, 1878).
 - 4. Ces insertions vont à l'encontre de l'idée avancée par Mélis & Desmet (1998, 18) selon laquelle c'est le « conservatisme du système graphique du français actuel » qui impose, sur le plan graphique, la division de la locution *quitte à* en deux unités distinctes alors même que celle-ci est inanalysable suite à la fusion de ses deux éléments constitutifs. Nous verrons par la suite que cette fusion, sur le plan sémantique, n'est pas absolue.

- (i) des éléments complexes
- (ii) présentant des signes de figement (l'insertion et la substitution des éléments constitutifs est impossible)
- (iii) ayant une distribution semblable à celle des prépositions

Les deux premiers points ont été envisagés dans le paragraphe précédent. Concernant le dernier point, *quitte à* ne peut, de toute évidence, être considérée comme une préposition centrale ou prototypique⁵. Nous prendrons en compte essentiellement la nature de son complément.

La locution est très contrainte syntaxiquement : nous l'avons vu, elle est obligatoirement suivie d'un groupe infinitif ou d'une complétive en *ce que*. Il est souvent admis que le régime d'une préposition est de nature nominale ; toutefois, Mélis (op. cit., 17) le rappelle, « la préposition n'entretient pas de lien exclusif avec le groupe nominal, même si cette association est privilégiée »⁶. La suite *quitte à* ne peut être suivie d'un authentique groupe nominal. Néanmoins, la complétive en *ce que*, susceptible de lui servir de complément, est un groupe pronominal, qui a pour tête le pronom *ce*, et de ce fait elle est pourvue d'une fonction nominale, comme le montre d'ailleurs la substitution possible par un authentique GN dans le cas de la locution prépositive *jusqu'à* (*jusqu'à ce qu'il arrive* vs. *jusqu'à son arrivée*). Dans le cas où le complément de *quitte à* est un groupe infinitif, on peut considérer avec Le Goffic (1993, 36) et nombre de grammairiens que « dans une phrase verbale, l'infinitif (groupe infinitival) a les fonctions du nom ». À ce titre, la locution a bien pour régime un complément doté d'un statut nominal⁷. Ce trait essentiel justifie son inclusion dans la classe des unités prépositionnelles.

On sait, par ailleurs, que la préposition se caractérise, sur le plan morphologique, par son invariabilité. Ce critère pourrait être utilisé afin de récuser le caractère prépositionnel de la locution *quitte à*. En effet, *quitte* apparaît parfois avec un *-s* de pluriel, dans le cas où un GN pluriel est présent dans la proposition *P* :

-
- 5. Cf. Mélis 2003, chap. 1, pour un rappel des propriétés typiques des prépositions.
 - 6. « Toute catégorie majeure, à l'exception des structures dont la tête est un verbe fini, peut servir de complément à la préposition, à condition que la valence de celle-ci l'admette » (Mélis, op. cit., 26)
 - 7. Pour Guillaume, si l'infinitif reste verbe en ce qu'il achève son entendement à l'univers-temps, contrairement au substantif qui achève le sien à l'univers-espace, il est, comme le substantif, pourvu d'une incidence interne, ce qui lui permet d'avoir les mêmes fonctions syntaxiques que celui-ci en discours.

- (9) Par ces temps indignes, nous ne devrions penser et écrire pour nous, absolument, laissant à d'autres le bruit, l'éditeur, le public, attendant notre heure, *quittes* à attendre la postérité. (E. & J. de Goncourt)⁸

La présence du *-s* est induite par le sujet pluriel *nous* et par l'intuition que *quitte*, originellement un adjectif, doit s'accorder avec le GN qualifié. Mais cet accord n'est pas obligatoire. Pour le *Grand Robert*, « dans la langue contemporaine, *quitte* à perd souvent sa valeur d'adjectif et peut rester invariable auprès d'un nom pluriel ». Est évoqué ici implicitement un phénomène de grammaticalisation progressive se traduisant notamment par la décatégorialisation de l'adjectif. Or, même en français contemporain, les cas d'accord ne sont pas rares, quoique jamais systématiques, y compris chez un même auteur :

- (10) a. Boris et moi soudain aspirions au repos. *Quittes* à frôler la léthargie. *Quittes* à aimer à peine. *Quittes* à nous enivrer de semi-lâchetés, de conventions. (B. Schreiber)
 b. Boris et moi avons mis notre costume bleu et une cravate. Qui nous rendait radieux, d'après Hélène. Ne voulions-nous pas éblouir Gide ? *Quitte* à pédaler plus de quarante kilomètres par les routes de montagne dans cette tenue, sous la chaleur. (B. Schreiber)
- (11) a. Et nous nous engageons à payer la dot par échéances de dix mille francs, de six mois en six mois, *quittes* à nous rembourser plus tard, en touchant le capital assuré. (Zola)
 b. Ils avaient fini par s'embrasser, malgré sa défense, *quitte* à recevoir une giffe de l'invisible, ainsi qu'il les en menaçait. (Zola)

Par ailleurs, des cas de non-accord sont présents dans les exemples attestés les plus anciens de la locution :

- (12) Je voudrais bien que le rabbin Abarbanel me fit la grace de me dire qui lui a révélé ce fait. Jusques alors, nous pouvons en sureté nous accommoder des deux baguettes, qu'ont les nazaréens : *quitte* à en acheter une troisième, si elle vient à paroître. (J.B. Argens, 1738)

Il semble donc erroné de dire que le caractère invariable de *quitte* est lié à une grammaticalisation progressive de la locution puisque cette invariabilité apparaît dès les premières attestations de celle-ci et que des cas d'accord sont toujours attestés à la période contemporaine⁹. L'accord que l'on rencontre occasionnellement semble plutôt dû à un phénomène d'hypercorrection, certains scripteurs, pour lesquels *quitte* est

8. Il s'agit de l'exemple le plus ancien de *quitte* à accordé au pluriel dans Frantext.

9. Rappelons que les premiers cas d'accord n'apparaissent que dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle dans la base Frantext (cf. ex. 9)

fondamentalement un adjectif, l'accordant à l'occasion dans la locution. On peut, sur ce point, s'en remettre à la sagesse de Grevisse (1962, 167) :

Allons, paix à la syntaxe ! comme disait le père Hugo. Elle nous laisse, en cette affaire, de belles latitudes : à notre choix, dans *quitte à* construit avec un infinitif, nous ferons *quitte* variable ou invariable. Toutefois, avec la majorité des bons écrivains, nous préférons l'invariabilité.

Cette possibilité d'accord ne doit donc pas être retenue comme un argument contre la nature prépositionnelle de la locution.

1. 3. Statut du groupe prépositionnel *quitte à Q*

On admettra avec Mélis (2003, 109) qu'il est possible de « définir intuitivement une locution prépositive comme une suite de mots formant une unité qui remplit en tant que telle la fonction d'une préposition ». S'il est communément admis qu'une préposition est avant tout un mot de relation, la discussion reste largement ouverte sur la question de savoir comment s'effectue cette mise en relation. Elle fait débat notamment au sein de l'école guillaumienne à laquelle nous nous référons ici. Ilinski (2003, 100-106) rappelle les positions de Guillaume et de ses disciples. Pour le fondateur de la psychomécanique, la préposition, mot non prédicatif, est incidente à un diastème, ou intervalle psychique entre deux constituants ne pouvant entrer directement en relation d'incidence, en vertu de leurs propriétés syntaxiques propres. Par son incidence diastématique, la préposition rétablit un mécanisme incidentiel inopérant entre deux constituants (cf. Guillaume 1973, 155). Moignet (1981, 217) quant à lui analyse la préposition comme un apport pourvu d'une double incidence, respectivement à son support d'avant et à son support d'après (les deux termes mis en relation). De façon en apparence contradictoire, Valin (1981, 88) et Lowe (1996) de leur côté considèrent que la préposition constitue un support d'incidence pour son après (son régime). Tous deux néanmoins situent explicitement leur analyse au niveau de la syntaxe génétique, c'est-à-dire de la mise en phrase. Cette analyse peut être retenue à condition d'admettre que c'est le régime de la préposition constitué en syntagme (syntagme nominal, ou syntagme infinitival dans le cas de *quitte à*) qui est incident à la préposition (et non le substantif, ou l'infinitif, qui la suit). Ce mouvement incidentiel, qui relève de la syntaxe génétique, ou opérative (construction de la phrase), a une double conséquence¹⁰. Au niveau de la syntaxe résultative (phrase construite), la préposition agit comme un translateur qui dote son régime d'une nouvelle fonction, adjectivale (*un moulin à café*), ou adverbiale (*Pierre travaille dans le*

10. C'est ce mouvement incidentiel, du régime vers la préposition, qui justifie que, *in fine*, la préposition constitue la tête du syntagme prépositionnel.

jardin)¹¹. Sur le plan sémantique par ailleurs, et comme l'affirmait Moignet (1981, 24), on peut voir dans la préposition « une forme saisissante [...] qui incorpore une notion nominale pour l'engager dans l'opération qu'elle signifie¹² ». De fait, la préposition, « forme en position de matière », apparaît comme un outil qui permet de modeler son complément, de le formater. Ainsi, dans l'exemple précité, *dans* permet-elle de formater le jardin comme un milieu intériorisant susceptible de localiser *Pierre travaillant*¹³.

Pour revenir à *quitte à*, le rôle translatif de la locution prépositive se traduit par le fait que le syntagme prépositionnel *quitte à Q* se trouve doté d'une fonction adverbiale. Plus précisément, et comme le montrent les tests habituels¹⁴, *quitte à Q* fonctionne syntaxiquement comme un adverbe de phrase, extra-prédicatif, qui a pour support syntaxique la proposition P. Restent maintenant à envisager la question de la façon dont la locution prépositive formate son complément, et celle, conjointe, de la portée de *quitte à Q par rapport à P*¹⁵. En d'autres termes, c'est le problème de la valeur sémantique de la locution prépositive qui doit maintenant être abordé.

2. Point de vue sémantique

2. 1. À la recherche d'une valeur de base pour *quitte à*

Les dictionnaires fournissent toute une gamme de gloses pour *quitte à* : au risque de ; qui court, accepte le risque de ; qui s'en tirera sans autre inconvénient que de ; en subissant le seul inconvénient de ; sauf à ; en se réservant de ; en admettant le droit / la possibilité de ; avec la possibilité de ; à charge de ; dans la mesure où il faut ; etc.

11. Voir Ilinsky 2003, 109.

12. Ilinsky (op. cit., 107) emprunte à Moignet le terme d'incorporation mais l'utilise dans un sens différent pour désigner « la relation syntaxique - différente de l'incidence - qui s'établit entre la préposition et le syntagme nominal au stade de la création d'une propriété relative. »

13. Sur la préposition anglaise *to* et la façon dont elle formate son régime comme une cible, v. Guimier 2007.

14. *Quitte à Q* ne peut être sous la portée de la négation, de l'interrogation et n'accepte pas le clivage ; il apparaît toujours en position détachée par rapport à *P* dont il est habituellement séparé par une ponctuation forte : virgule, tiret, voire point final de phrase.

15. On fera ici la distinction entre *incidence* et *portée*, telle qu'elle a été précisée dans Guimier (1996, 3-4) : l'incidence a trait au support syntaxique de l'adverbe ; la portée concerne sa référence sémantique, c'est-à-dire l'élément à propos duquel l'adverbe dit préférentiellement quelque chose.

Ces gloses sont sémantiquement lourdes, ce qui semble être l'indice d'une locution prépositive mettant en cause une / des opérations(s) relativement complexe(s). Nous essayerons, dans un premier temps, de cerner le fonctionnement général de la locution prépositive, en prenant comme critères les contraintes co-textuelles auxquelles elle semble liée.

L'observation des exemples du corpus montre que *quitte à* apparaît quasi-exclusivement dans des contextes qui réfèrent à l'animé humain (AH). Plus précisément, c'est le sujet de *P* qui comporte ce trait, comme le montrent tous les exemples cités ci-dessus. La construction semble difficile avec un sujet inanimé :

- (13) a. Il concentrait toute sa force dans sa massue, *quitte à* la briser sur le crâne du garde.
 b.*La massue retomba sur le crâne du garde, *quitte à* se briser

Dans la mesure où cette dernière phrase serait acceptée, elle donnerait l'impression d'une massue anthropomorphisée qui accepterait ou prendrait le risque de se briser. De fait, le corpus ne livre qu'une très petite poignée d'exemples comportant un sujet inanimé :

- (14) Et pourtant les bourgeons gonflent, prêts à éclater au premier redoux, *quitte à* griller ensuite sous les gelées tardives. (A. Duperey)

Ici, la présence de la construction *prêt à Vinf* semble déterminante (cf. ??*Les bourgeons éclatent au premier redoux, quitte à griller ensuite sous les gelées tardives*) : elle a pour effet de doter le sujet d'une forme d'animation.

Ce sujet de type animé n'est pas nécessairement explicite. Il reste implicite par exemple dans le cas où la matrice comporte un prédicat nominalisé :

- (15) C'est à dessein que l'analyse rapide qui précède a systématisé au maximum ses conclusions successives, *quitte à* caricaturer un peu parfois la vérité, toujours plus complexe que les explications qu'on en donne (A. Beaufré).

On distinguera ici le sujet syntaxique de *P* (le GN l'analyse rapide) et l'agent animé qu'il implique (l'auteur de l'analyse).

Il est une autre contrainte, portant sur le procès de *P*. Celui-ci doit être envisagé comme une action et non comme un événement. La distinction entre ces deux types de procès est établie par Gross & Prandi (2004, 91-93) et se manifeste linguistiquement de la façon suivante : un procès de type action peut être anaphorisé par le pro-prédicat *le faire* ou *faire cela* ; un procès de type événement peut être reformulé ainsi : *cela / cet événement se*

produire / se passer. Cette contrainte permet de préciser le rôle de *quitte à*¹⁶. À la notion d'action est associée celle d'agent, c'est-à-dire de « sujet qui prend une décision » (Gross & Prandi, op. cit., 96). L'hypothèse avancée ici est que l'un des rôles essentiels de *quitte à* est d'introduire une proposition *Q* qui porte sur la décision du sujet de s'engager dans le procès dénoté par *P*. Cela est manifeste en (16) :

(16) Je fixais la durée de l'armistice à un mois (*quitte à* le faire prolonger). (Joffre)

La possibilité de prolonger la durée de l'armistice constitue pour le sujet un argument en faveur de sa prise de décision de la fixer à un mois. La proposition *quitte à Q* prend une valeur de « légitimation » de la pertinence de la décision de réaliser *P*.

(17) Désormais, il lui montrerait certains égards, *quitte à* perdre la face aux yeux d'Arnaud. (J. Lanzmann)

En (17) également, c'est la décision du sujet qui est en cause ; celle-ci est maintenue malgré le risque de perdre la face aux yeux d'Arnaud. *Q* évoque une conséquence néfaste possible de *P*, mais une conséquence non retenue par le sujet, lequel, malgré le risque encouru, opte pour la mise en œuvre du procès de *P*. La proposition *quitte à Q* a ainsi pour effet d'argumenter en faveur de la prise de décision de réaliser le procès de *P*. L'argument présenté, défavorable à cette prise de décision, est contourné par le sujet.

Si *quitte à Q* est bien incident à *P*, il porte sémantiquement non sur le procès signifié par *P*, mais sur sa validabilité, en l'occurrence sur l'acte décisionnel qui va conduire le sujet à actualiser ce procès. Le syntagme prépositionnel à fonction adverbiale, en tant qu'idée regardante portée sur la proposition *P*, constituant un commentaire du sujet relatif à son acte décisionnel, est doté d'une portée de type exophrastique¹⁷.

Il résulte de ce début d'analyse que le moment de référence d'un énoncé *P*, *quitte à Q* est l'instant T₋₁ correspondant à un moment antérieur à

16. Cette contrainte semble ne pas être respectée dans certains cas, où le prédicat de *P* dénote un procès a priori statique :

(a) J'ai tant de goût pour les êtres ! Je me sens si attiré par les âmes nouvelles, *quitte à* être, bien souvent hélas, déçu. (J.R. Huguenin)

(b) Et cependant, *quitte à* être considéré une fois de plus comme un obstiné impénitent, je crois que c'est le genre d'efforts qu'il faut faire et poursuivre. (Mendès-France)

Il apparaît que dans de tels exemples, *quitte à* a pour effet de « dynamiser » le prédicat de *P*, soulignant la volonté, voire l'obstination du sujet. En (a), malgré les conséquences entrevues, le sujet accepte d'aller vers les âmes nouvelles ; en (b), le sujet s'accroche à ses convictions en dépit des conséquences entrevues.

17. Sur la portée exophrastique des adverbes, v. Guimier 1996, chap. IV.

la réalisation du procès *P*. Ce repérage par rapport à un « avant » du procès *P* est très souvent, mais pas nécessairement, marqué linguistiquement. Dans les exemples ci-dessus, on relève par exemple la présence, en *P*, d'un futur (ex. 2) ou d'un conditionnel (ex. 17), d'éléments lexicaux marquant la volonté (*vouloir* : ex. 12 ; *c'est à dessein que* : ex. 15), la préférence (*préférer* : ex. 1 ; *le mieux est de* : ex. 4) ou ayant une valeur prospective (*inciter à* : ex. 8, *aspirer à* : ex. 10, *garder espoir* : ex. 6). C'est la validabilité du procès de *P* qui est en cause ; celle-ci est envisagée positivement grâce à, ou malgré (selon les cas) la validabilité du procès de *Q*, lequel, au travers de l'infinitif (*quitte à Vinf*) ou du subjonctif (*quitte à ce que Sujet VSubj*), est toujours présenté comme une simple possibilité. Ce repérage n'est pas remis en cause lorsque *P* comporte une forme verbale actualisante :

- (18) Mais puisqu'il passait devant après tant d'années, il n'a pas résisté au désir de jeter un coup d'oeil sur la vieille maison mère, *quitte à* remonter ensuite le dernier kilomètre à pied sous la pluie. (H. Bazin)

Une telle phrase implique qu'il a jeté un coup d'œil sur la vieille maison mère et qu'en conséquence il a dû remonter le dernier kilomètre à pied sous la pluie. Mais il s'agit d'inférences situationnelles : la construction *ne pas résister au désir de* situe explicitement dans l'antécédence du procès *jeter un coup d'oeil* et l'énoncé signifie qu'il fit le choix de jeter un coup d'œil en dépit du risque encouru (obstacle contourné). Le moment de référence reste celui de l'acte décisionnel du procès *P*.

Les considérations précédentes permettent d'avancer une hypothèse relative à la valeur fondamentale de *quitte à*, hypothèse qui est en accord avec l'origine même du marqueur. Si l'on n'a plus affaire à l'adjectif *quitte* dans la locution prépositive, celle-ci est néanmoins formée à partir de cet adjectif, au terme d'un processus de grammaticalisation. Dès les premiers emplois de l'adjectif en ancien français, notamment dans la Chanson de Roland (cf. TLFi), celui-ci a le sens de « libéré d'une dette, d'une charge, d'une faute¹⁸. » Il emporte donc l'idée de « sortie » d'une situation

18. Historiquement, l'adjectif est un emprunt au latin juridique *quietus*, lui-même dérivé du nom *quies* = repos, qui, « par suite d'une accentuation hypercorrecte sur l'i » (Picoche, 1983) va donner *quittus*. Cette forme nouvelle prendra un sens nouveau, par métonymie, basée sur une relation de conséquence à cause : de l'idée de « au repos, tranquille, calme » envisagée comme une conséquence, on va passer à celle de « libéré d'une dette, d'une charge, d'une faute » envisagée comme la cause de cet état. C'est sur cet étymon latin que s'appuie Toma (2010, 149) pour formuler son hypothèse selon laquelle « *quitte* introduit un élément qui laisse « tranquille » la prédication. » Cette hypothèse semble peu plausible dans la mesure où *quitte* n'a jamais eu ce sens en français, encore moins à la date, tardive, où apparaît la locution *quitte à*.

problématique. On peut faire l'hypothèse que cette idée de « sortie » est encore présente dans la locution prépositive. Toutefois, nous lui substituerons celle, proche, « d'issue », en donnant à ce concept la valeur métalinguistique que lui accorde Culioli. Pour celui-ci (1990, 170), la notion d'issue est associée à celle de parcours. Si le parcours correspond à l'impossibilité de « s'arrêter à une valeur stable et assurée », l'issue correspond à « une position de stabilisation », c'est-à-dire au choix d'une valeur par opposition à d'autres valeurs possibles. Dans le cas des constructions en *quitte à*, et dans la mesure où c'est la décision d'enclencher *P* qui est en cause, le parcours porte sur les deux valeurs complémentaires *p* < *sujet – décider de réaliser P* > et *p'* < *sujet – décider de ne pas réaliser P* >. La construction *P, quitte à Q* marque le passage de ce parcours à son issue (choix de la valeur *p*), et donc la stabilisation du parcours, *Q* constituant l'élément sur lequel l'énonciateur s'appuie pour opérer cette stabilisation. C'est ainsi la pertinence argumentative de la décision qui est en cause. Celle-ci peut s'appuyer sur différents éléments, comme cela va être montré en 2.3. La notion d'issue peut en outre être exploitée d'autres façons, comme on le verra en 2.4 et 2.5. Mais il nous faut auparavant revenir sur le processus de grammaticalisation et envisager plus précisément la genèse du signifié de base de la locution prépositive.

2. 2. Grammaticalisation et/ou subduction : la genèse du signifié de base de *quitte à*

Au cours des dernières décennies, le concept de grammaticalisation, emprunté à Meillet (1912), a été largement utilisé pour l'analyse du changement linguistique et plus particulièrement pour celle de la formation d'outils grammaticaux à partir d'unités du lexique. Ce n'est pas le lieu ici de revenir en détail sur ces travaux mais, dans un volume qui regroupe des études qui se situent dans la mouvance guillaumienne, de tenter d'établir un parallélisme entre le concept de grammaticalisation, tel qu'on l'utilise de nos jours, et celui de subduction, que l'on trouve sous la plume de Guillaume¹⁹.

Les caractéristiques essentielles du processus de grammaticalisation sont rappelées par Heine & Kuteva (2002, 2) :

Technically, grammaticalization involves four main interrelated mechanisms :

- (a) Desemanticization (or “semantic bleaching”) – loss in meaning content,
- (b) Extension (or context generalization) – use in new contexts,

19. Guillaume utilise à l'occasion le terme de grammaticalisation, mais, dans le cadre de sa théorie du vocable, pour désigner la « genèse grammaticale » du vocable (opération de compréhension), laquelle fait suite à sa « genèse sémantique » (opération de discernement). (cf. Guillaume 2009, 175)

- (c) Decategorialization – loss in morphosyntactic properties characteristic of lexical or other less grammaticalized forms, and
- (d) Erosion (or “phonetic reduction”) – loss in phonetic substance.

Ces mécanismes sont liés, mais, selon les auteurs, n'apparaissent pas nécessairement tous ou simultanément. Si l'érosion sémantique, l'extension d'emploi et la décatégorialisation sont de mise pour quitter dans la locution *quitte à*, il n'y a pas d'érosion phonétique.

Pour Guillaume, « la subduction correspond à l'opération de dématérialisation et de désémantisation des mots » (Boone & Joly, 1996, 391). Si l'on s'en tient à cette définition, la subduction recouvre un seul des aspects de la grammaticalisation (premier aspect de la description de Heine et Kuteva ci-dessus). Il est vrai que Guillaume s'est principalement intéressé à la subduction des verbes *être* et *avoir*, qui est à l'origine de leur rôle de copule (*être*) et d'auxiliaire (*être et avoir*), et à la perte de leur sens de départ (respectivement « exister » et « posséder »). Il va de soi que ce rôle nouveau va de pair avec une extension de leurs emplois. Guillaume ne fait pas de la décatégorialisation un élément central de sa théorie de la subduction. Pourtant, à plusieurs reprises, il évoque ce phénomène. Tout d'abord lorsqu'il montre que la subduction peut conduire à la destruction du mot, notamment lorsqu'elle aboutit à la formation d'une flexion (flexions du futur français à partir du verbe *avoir*)²⁰. Ailleurs, par exemple dans la leçon du 17 février 1939, lorsqu'il montre comment le nominatif *hom* « a quitté le système du nom et [...] est devenu le pronom *on* » (Guillaume 1992, 139), ou encore, et de façon non ambiguë, dans la leçon du 16 décembre 1938, à propos de la genèse de l'article *un* en français, lorsqu'il affirme que « c'est l'effet de la subduction qui a permis de passer de l'adjectif de nombre à l'article » (Guillaume, op. cit., 44). Subduction et décatégorialisation sont bien, pour Guillaume, intimement liées, même si le second phénomène n'est pas obligatoirement impliqué par le premier.

À première vue, subduction et grammaticalisation sont donc deux concepts qui se recouvrent largement. Néanmoins, la subduction, telle que la conçoit Guillaume, doit être envisagée d'un double point de vue. D'un point de vue diachronique, il s'agit d'une perte de contenu sémantique attaché à un signifiant donné, avec changement éventuel de catégorie. D'un point de vue synchronique, il s'agit d'une saisie anticipée de la genèse matérielle du signifiant. En psychomécanique, le mot, unité de

20. La subduction est alors transcendante, alors qu'elle reste immanente lorsque le mot conserve son statut de mot au terme du processus de désémantisation (Guillaume, 1969, 73-86)

langue des langues indo-européennes, est vu, au moment de l'acte de langage, comme le résultat d'une double genèse. L'idéogénèse, ou genèse matérielle, livre le contenu sémantique du mot ; elle est suivie d'une morphogénèse, ou genèse formelle, qui en livre la forme. La subduction correspond au cas où l'idéogénèse n'est pas poussée suffisamment loin pour doter le mot d'un sens plénier mais est interrompue précocement par la morphogénèse, livrant ainsi un sens allégé ou subduit²¹.

On peut ainsi voir dans *quitte*, en tant qu'élément de la locution prépositive *quitte à*, une forme qui a conservé du sens plein de son étymon adjectival l'idée résiduelle de « sortie » ou « d'issue », mais aussi le trait animé humain, attaché au sens premier de l'adjectif, et conservé en tant que domaine d'application de la locution prépositionnelle. Ce point de vue est celui de la grammaticalisation, ou de la subduction envisagée sur l'axe diachronique. On peut aussi y voir une forme dont la genèse matérielle correspond à une simple amorce de celle qui livre l'adjectif prédicatif *quitte*. Ce point de vue est celui de la subduction envisagée sur l'axe synchronique.

Par ailleurs, la genèse du sens de la locution *quitte à* ne se limite pas à la genèse du sens de *quitte*. Il ne faudrait pas négliger le rôle de la préposition *à*, autre élément constitutif de l'unité polylexicale. Même si certains considèrent cette préposition comme une préposition incolore, dépourvue de tout signifié, on y verra plutôt, avec d'autres, la marque d'un mouvement d'afférence, d'un mouvement d'approche vers un repère (cf. Moignet 1981, 227-228, Lowe 1996)²². D'où le formatage de ce repère, constitué par le procès dénoté par la proposition *Q*, sous l'angle du visé, du validable, et non sous celui de sa validation effective²³. Chacun des deux constituants de la locution contribue ainsi à générer le sens de l'unité

21. Voir, par exemple, Moignet (1981, 124-129 et 293-296).

22. On pourrait également se poser la question de savoir si l'élément *à* constitutif de la locution *quitte à* n'est pas lui aussi une forme subduite (de la préposition *à*). Cette préposition ayant par nature un signifié éminemment abstrait, les moyens d'analyse manquent pour en mesurer d'éventuels degrés de subduction selon ses emplois. Sur la possibilité de subduction des prépositions, voir Cervoni (1991, 150-153).

23. « Le mouvement auquel est associé dans la pensée la préposition *à* est [...] un mouvement essentiellement prospectif, orienté dans la perspective d'un terme, d'un point d'arrivée [...]. Ce que propose le signifié lexical de cette préposition, c'est en fait l'image d'une distance à parcourir qui décroît au fur et à mesure que progresse le mouvement d'approche. En raison du caractère essentiellement prospectif du mouvement qu'elle représente, la préposition *à* se prête naturellement à l'expression du but, de la destination, du virtuel [...]. (Lowe, *op. cit.*)

prépositionnelle, lequel apparaît finalement comme compositionnel – au moins en partie. Ce caractère compositionnel du sens est un indice de figement partiel de la locution, figement partiel qui se manifeste au niveau du signifiant par la possibilité d’intercaler un adverbial entre les deux éléments de la locution (cf. supra § 1.1.). Une telle analyse n’est toutefois pas sans poser de problème par rapport à la conception psychomécanique traditionnelle : comment concilier le caractère unitaire du signifiant (unité polylexicale prépositionnelle) et la dualité du signifié ? La psychomécanique n’a jamais pris en compte les phénomènes de figement et considère que la phrase, unité de discours, est construite à partir du mot, unité de langue. Ceci vaut pour les constructions dites libres mais s’applique mal aux constructions figées. Dans le cas de *quitte à*, si, comme on l’a proposé, chacun des deux éléments contribue au sens de l’ensemble, cela signifie que chacun fait l’objet d’une idéogénèse ou genèse de son signifié propre. Si, comme on l’a également proposé, *quitte à* constitue une unité polylexicale prépositionnelle, cela signifie qu’à cette double idéogénèse est associée une seule morphogénèse ou genèse de forme grammaticale, en l’occurrence de type prépositionnel²⁴.

On ne poursuivra pas plus avant cette réflexion purement théorique. On retiendra plutôt l’idée que la locution *quitte à*, en tant qu’unité prépositionnelle, et donc support formel pour son régime, formate celui-ci (la proposition *Q*) d’une certaine façon : elle permet de l’envisager, dans la situation de référence, comme un procès validable, une simple possibilité (rôle de *à*) susceptible de constituer une « issue » (rôle de *quitte*) à un problème posé par la proposition *P*. Le reste de cet article est consacré à la façon dont cette issue peut être mise en œuvre.

2. 3. *P, quitte à Q* et la pertinence argumentative de la décision

Nous sommes parvenus à cette idée d’issue à partir d’exemples tels que (16) et (17) dans lesquels c’est la décision de réaliser *P* qui constitue, pour le sujet, le problème dont il doit sortir (choix ou parcours entre deux valeurs possibles), la proposition *Q* constituant un argument en faveur de la décision de réaliser *P*. Il s’agit maintenant de revenir plus en détail sur ce cas de figure ; plusieurs configurations, non nécessairement disjointes, peuvent en effet être épinglées, en fonction du lien sémantico-logique entre *P* et *Q*.

24. On peut faire l’hypothèse que les noms composés (type *wagon-lit*, *chou-fleur*, etc.), unités formelles reconnues par les dictionnaires, comportent également une opération de genèse notionnelle spécifique pour chacun de leurs éléments formateurs.

2. 3. 1. Q dénote une action contradictoire par rapport à P

Trois cas différents vont être présentés.

— Q marque la possibilité de mettre un terme à P :

(19) Vous pensez bien que je n'ai d'autre souci pour l'instant que de reconquérir Tigre, *quitte* à le quitter le lendemain. (J. Anouilh)

(20) Elle avait accepté des fleurs, *quitte* à les jeter cinq minutes plus tard. (Sandfeld)

En (19) et (20), les procès de *P* et de *Q* sont contradictoires : les deux relations prédicatives ne peuvent être validées simultanément. La cohérence de l'énoncé tient à l'existence d'un décalage temporel entre les deux procès, décalage généralement marqué à l'aide d'un circonstant (cf. le lendemain, plus tard). Ce circonstant peut rester implicite :

(21) On laissait aux dentistes le tout-venant de la clientèle, *quitte* à le leur reprendre si les clients plus intéressants se faisaient rares. (P. Pachet)
(cf. *quitte*, ensuite, à le leur reprendre ...)

(22) Il ne cessait cependant de demander des emplois, *quitte* à refuser ceux qu'on lui trouvait, en alléguant les plus singulières raisons. (E. Zola)
(cf. *quitte*, ensuite, à refuser ...)

Comme toujours, le procès de *Q* appartient au domaine de l'hypothétique ; il est validable sous certaines conditions (cf. la présence de la subordonnée hypothétique en (21) et la possibilité d'insérer un groupe adverbial tel que le cas échéant dans les autres exemples). Cette possibilité de mettre un terme au procès de *P* est présentée comme l'un des éléments qui confortent le sujet dans sa décision de réaliser *P*. Glose possible pour *quitte* à *Q* : Sujet se réservant la possibilité de *Vinf* (se réservant la possibilité de le quitter le lendemain ; se réservant la possibilité de les jeter plus tard, etc.). Cette possibilité de *Q* est présentée comme un argument qui légitime la décision de *P*.

La construction est notamment utilisée lorsque le procès *P* est imposé au sujet ; celui-ci a l'obligation de réaliser *P* et trouve dans *Q* une raison d'accepter de s'engager dans *P* car *Q* lui permet, tout en acceptant *P*, de s'en libérer. On est alors proche du sens d'origine de l'adjectif *quitte*. Ceci est notamment le cas dans l'ex. 22 (l'adverbe concessif cependant souligne que c'est contre son gré que le sujet demande des emplois) et dans l'ex. 20 (accepter implique une forme d'obligation imposée au sujet). Cet exemple est cité par Sandfeld (1965, 346) qui le glose ainsi : « se rendant *quitte* (sc. de l'obligation d'accepter les fleurs) à les jeter, en les jetant. » Sandfeld parle de « sens instrumental » pour à *Vinf*. Effectivement, on peut voir dans *Q* le moyen permettant au sujet de se libérer de la contrainte qui lui est imposée ; mais une glose telle que « C'est parce qu'elle avait la

possibilité de jeter les fleurs qu'elle prit la décision de les accepter » montre bien que *Q* dénote ce qui motive la décision de *P*. On voit que les différentes configurations distinguées ici pour les besoins de l'analyse ne sont pas étanches l'une à l'autre. En réalité, *quitte à* en soi a une valeur plus abstraite, invariante, décrite ci-dessus en termes d'issue, et ce sont les contenus notionnels de *P* et de *Q* qui informent plus concrètement la relation entre les deux propositions.

— ***Q* permet de rectifier *P* :**

- (23) Nous nous intéresserons en principe à la situation française actuelle, *quitte à* la mettre en perspective par quelques comparaisons rapides portant sur d'autres pays ou d'autres époques. (F. Perroux)
- (24) On pourrait commencer par établir ces cours dans les universités *quitte à* en installer plus tard dans les lycées au fur et à mesure des possibilités. (P. Mendès-France)

Dans les exemples (23) et (24), on peut procéder aux mêmes gloses (nous réservant la possibilité de la mettre en perspective ... ; nous réservant la possibilité d'en installer ...) et aux mêmes intercalations que dans le cas précédent (*quitte*, le cas échéant, à la mettre en perspective ... ; *quitte*, si nécessaire, à en installer ...). Mais il est une différence essentielle : les procès de *P* et de *Q* ne sont nullement contradictoires et les deux relations prédicatives peuvent être co-validées. Il n'y a pas de disjonction temporelle obligée, même si une disjonction temporelle est possible (cf. ex. 24). Les deux propositions pourraient être reliées par un simple et (et nous la mettrons en perspective ... ; et nous en installerons plus tard ...), ce qui est impossible dans le cas précédent²⁵. *Q* apparaît à nouveau comme un argument favorable à la décision de réaliser *P* ; *P* peut être réalisé, non parce qu'un terme peut lui être apporté, mais parce qu'il a la possibilité d'être rectifié ou corrigé. Ainsi, en (23), la situation française actuelle exclut a priori celle des autres pays ou celle de la France à d'autres époques, mais cette exclusion peut être remise en cause. De même en (24), les universités excluent par nature les lycées ; là également, cette exclusion n'est pas définitive. Dans les deux cas, *quitte à Q* intervient pour contrecarrer une inférence naturelle découlant de *P*.

Dans cette configuration, les prédicats verbaux ne sont nullement contradictoires, mais totalement compatibles, voire quasi-synonymes. Subsiste une forme d'opposition, faible, entre les procès, qui concerne non la nature de ces procès mais un élément satellite. La construction signifie que l'énonciateur prend le contrepied du procès *P*, non pas pour

25. Toutefois, l'effet de justification de la décision de *P* par *Q* disparaît si l'on opère cette substitution.

l'invalider, mais pour le corriger, cette possibilité de rectification constituant un argument favorable à la prise de décision de *P*.

— *Q* constitue une contrepartie à *P*

- (25) Et dans ses dessins réels, panneaux d'une grande beauté, Klossowski laisse volontiers indéterminé l'organe sexuel, *quitte* à surdéterminer la main comme organe des solécismes. (G. Deleuze)
- (26) Mais enfin, puisque vous m'avez appelée le jour de la catastrophe, je peux bien vous dire, à vous, ce que j'en pense, *quitte* à me taire devant les autres. (J. Green)

Dans ces exemples, le même type de paraphrase à nouveau peut être utilisé (sujet se réservant la possibilité de). Toutefois, les prédicats sont cette fois-ci des antonymes (laisser indéterminé vs. surdéterminer ; dire vs. se taire), sans toutefois que le procès *Q* ne mette un terme au procès *P*. La raison en est que si ces procès ont le même agent, ils s'opposent au niveau d'un actant essentiel (l'organe sexuel vs. la main ; vous vs. les autres). On a donc deux procès contradictoires, pourvus d'un même agent déclencheur, mais affectant par ailleurs des êtres distincts. Au résultat, l'un n'invalide pas l'autre. Tout au contraire, le procès *Q* est présenté comme une contrepartie au procès *P*, c'est-à-dire comme un procès s'y opposant tout en l'équilibrant. C'est la possibilité de cette contrepartie qui justifie le choix de réaliser *P*. Ces deux procès peuvent être concomitants (cf. pour (25) : *quitte*, dans le même temps, à surdéterminer la main) ou consécutifs (cf. pour (26) : *quitte*, ensuite, à me taire).

2.3.2. *Q* légitime la chronologie *P* – *Q*

- (27) J'étais en présence d'un cas de congestion désespéré, sans autre indication que d'abord soulager ses plus dangereux symptômes, *quitte* à en rechercher ensuite les causes. (L. Delattre)
- (28) Bien loin de nier la possibilité de ces confusions, nous croyons même devoir y insister, *quitte* à en réserver pour plus tard l'explication. (M. Mauss)
- (29) Un des premiers soirs de cette vie partagée, elle le vit recevoir des lettres de Paris, sautant, à peine décachetées, aux derniers mots, *quitte* à reprendre ensuite sa lecture par le commencement. (I. Monesi)

Dans ces exemples, *Q* comporte un circonstant marquant la subséquence du procès de *Q* par rapport à celui de *P* (ensuite, plus tard). En (27), la chronologie des deux procès est soulignée par la présence de l'adverbe d'abord en *P*, adverbe qui pourrait d'ailleurs être introduit dans les deux autres exemples. De tels énoncés introduisent une discussion non sur la réalisation du procès *P*, mais sur l'ordination des deux procès *P* et *Q*. À un moment donné, le sujet se trouve confronté à la possibilité de mettre en œuvre deux procès ; la construction indique que c'est la possibilité de

mettre *Q* en œuvre en second lieu qui légitime la pertinence du choix de mettre *P* en œuvre en premier lieu. Cette justification s'avère d'autant plus nécessaire que la chronologie retenue n'est pas celle qui est attendue. Ceci apparaît nettement en (29) : habituellement, la lecture d'une lettre se fait du début à la fin. La construction souligne ainsi une forme de transgression de la norme de la part du sujet. Cette ordination non conventionnelle peut être soulignée par l'insertion d'un adverbe tel que seulement en *Q* (*quitte à reprendre seulement ensuite sa lecture ...*)

2.3.2. *Q* dénote un « moyen » possible de réaliser *P*

On se souvient que pour Sandfeld, l'infinitif après *quitte à* est un infinitif « à sens d'instrumental ». On préférera parler de valeur de « moyen » pour référer à une occurrence de procès susceptible d'agir comme élément déclencheur d'une autre occurrence de procès.

- (30) Comme je respectais à peu près les horaires, *quitte à* courir comme un dératé et à reprendre mal mon souffle dans l'escalier, mes virées aux cimetières de bateaux étaient tolérées. (E. Ollivier)
- (31) Mieux vaut bien choisir, *quitte à* chercher un peu plus loin. (Le Corbusier)
- (32) En règle générale, les professeurs de danse cherchent à éduquer extérieurement le danseur : leur enseignement tend à assouplir son corps, à lui fournir le parfait contrôle de ses muscles, de ses nerfs, de son équilibre, à l'armer d'une gamme de réflexes physiologiques adéquats, *quitte à* le frapper avec un bâton pour y parvenir. (S. Lifar)

Q indique un moyen possible de réaliser *P* : courir comme un dératé me permet de respecter les horaires ; chercher plus loin permet de mieux choisir ; frapper le corps avec un bâton permet de l'assouplir, etc. Cette relation de moyen à but est explicitée en (32) au travers de l'expression pour y parvenir. Cette expression ou une expression similaire telle que pour cela pourraient être introduites en (30) (*quitte à courir comme un dératé pour cela*) et (31) (*quitte à chercher un peu plus loin pour cela*). On a à nouveau une forme de légitimation de la décision de réaliser *P* : c'est l'existence de ce moyen possible qui autorise la prise de décision. Impossible, dans cette configuration, d'insérer un circonstant marquant la postériorité (*ensuite, plus tard, etc.*) en *Q*.

Dans une configuration particulière, *Q* dénote le moyen non de réaliser *P* directement mais de remédier à ses conséquences. Cette valeur est explicitée en (33) :

- (33) À la sortie, on traînait un peu ensemble, *quitte à* se rattraper avec le vélo, pour que les familles ne grognent pas. (L. Aragon)

Traîner ensemble a pour conséquence possible que les familles grognent ; se rattraper avec le vélo constitue le moyen qui permet d'éviter

cette conséquence fâcheuse. La construction discute à nouveau de l'acte décisionnel à l'origine du procès *P* ; elle indique que *P* peut être mis en œuvre puisqu'il y a un moyen de remédier à ses conséquences néfastes. Il y a alors un décalage temporel nécessaire entre les procès *P* et *Q*, d'où la possibilité d'insérer un adverbe marquant la subséquence en *Q* (*quitte, ensuite, à se rattraper avec le vélo*), à moins qu'un tel adverbe ne soit explicitement présent :

- (34) Un peu ondine, un peu salamandre, elle reste tête nue sous la pluie, *quitte à* se sécher ensuite au feu de la cuisine. (M. Yourcenar)
- (35) Il lui arrive souvent de se passer de celle-ci (= cuiller et fourchette), à la manière arabe, *quitte à* sucer ensuite ses doigts pleins de sauce, dont il se sert aussi, par la même occasion, pour se curer les dents. (A. Gide)

Dans ces exemples, *Q* explicite le moyen de remédier aux conséquences directes de *P* : *avoir les cheveux détrempés* (ex. 34), *avoir les doigts pleins de sauce* (ex. 35). Le recours possible à ce moyen justifie la décision d'actualiser le procès *P* car il permet de lever l'obstacle que constituent les conséquences éventuelles de *P*.

2.2.4. *Q* dénote une « conséquence contraire » à *P*

- (36) Quoi qu'il puisse arriver, décidément je me battraï aux côtés de mes frères de race, *quitte à* y laisser ma viande de « génie ». (R. Fallet)
- (37) Quand je suis retourné à San Gimignano, je n'ai pas cessé de comparer, *quitte à* lasser ma jeune compagne qui y venait, elle, pour la première fois. (J.B. Pontalis)
- (38) D'après ses conseils nous resterons peut-être plus longtemps en Egypte que nous ne l'avions décidé, *quitte à* sacrifier ou à bâcler le reste de notre voyage. (G. Flaubert)
- (39) Allons donc ! Allons donc ! Il eût jeté sa bombe *quitte à* sauter lui-même avec la villa ! Ou *quitte à* être arrêté sur le fait ! *Quitte à* subir le martyr des cachots de la forteresse Pierre et Paul, *quitte à* être pendu à Schlussembourg ! (G. Leroux)

Dans ces exemples, *quitte à* peut être glosé par *au risque de*, en prenant le risque de *VInf*. *Q* évoque une conséquence possible de *P*, un procès qui s'origine en *P*. Mais, comme le fait remarquer Sandfeld (1965, 347)²⁶, il s'agit d'une conséquence « qui est de nature à empêcher la réalisation d'une action, sans avoir cet effet. » Ainsi (ex. 36), se battre à côté de mes frères de race a pour conséquence probable le fait que j'y laisse ma viande de « génie ». Cette conséquence est de nature, en toute logique, à invalider *P*, ou plus précisément à empêcher le sujet de prendre la décision

26. Voir également Tobler 1907.

de s'engager dans *P*. Or le sujet décide néanmoins de réaliser *P*, malgré le caractère négatif ou détrimental de la conséquence de *P*. S'établit ainsi entre *Q* et *P* une relation concessive au sens où la conséquence probable de *P* devrait empêcher la prise de décision de *P*, en vertu d'un topos du type « si faire *X* conduit à y laisser sa viande de « génie », alors il est préférable de ne pas faire *X* ». Glose : bien que *P CAUSE Q*, néanmoins *P* (bien que cela m'amènera probablement à y laisser ma viande de « génie », je choisis néanmoins de me battre). Mais la relation d'inférence logique $Q \Rightarrow non-P$, susceptible en tant que topos d'être prise en charge par tout énonciateur potentiel, est brisée, remise en cause, contournée par l'énonciateur²⁷. Celui-ci accepte de valider *P* malgré le caractère détrimental des suites possibles de *P*.

On parlera de « conséquence contraire » par opposition à la « cause contraire » qui correspond à la concession standard ou « concession logique » (v. Nazarenko 2000, 31). Dans un exemple tel que *bien qu'il pleuve, il sort*, la discordance s'établit entre une norme du type *quand il pleut, s'il pleut* (= condition), alors on ne sort pas (conséquence), et ce qui est effectivement réalisé. Dans les énoncés avec *quitte à*, c'est la conséquence envisagée du procès qui, selon la norme ou en vertu de notre système de représentation, devrait bloquer le déclenchement dudit procès. C'est cette conséquence possible qui constitue le point de départ de la relation concessive. On a à nouveau une discussion portant sur l'accès à l'existence de *P*, avec stabilisation et donc issue du parcours portant sur les deux valeurs *P* (décider de réaliser *P*) et *p'* (décider de ne pas réaliser *P*) par choix délibéré de la valeur *P*, en dépit de *Q* (conséquences défavorables, voire fatales). La construction permet ainsi de souligner la volonté du sujet, son choix de valider *P*, *Q* constituant, pour le sujet, un obstacle non efficient. *Q* apparaît comme une « anti-justification » du choix de réaliser *P*.

Dans les différentes configurations examinées jusqu'à maintenant, l'ordre des deux propositions *P* et *Q* n'est pas contraint, même si l'ordre *P*, *quitte à Q* est le plus fréquent. La proposition *quitte à Q* peut parfois être antéposée, voire intraposée, par rapport à *P* :

- (40) *Quitte à se contredire*, il met l'écriture du côté du besoin et la parole du côté de la passion. (J. Derrida)
(cf. Il met l'écriture du côté du besoin et la parole du côté de la passion, *quitte à se contredire*.)

27. La notion de *topos* est prise ici dans le sens que lui donne Anscombe (1995, 190) : les *topoi* « sont des principes généraux qui servent d'appui au raisonnement, mais ne sont pas ce raisonnement (...). Ils sont présentés (...) comme allant de soi au sein d'une communauté plus ou moins vaste. »

- (41) Je veux, *quitte à* en mourir, compléter mon expérience de la valeur masculine!... (L. Frapié)
(cf. Je veux compléter mon expérience de la valeur masculine, *quitte à* en mourir!...)

Dans deux configurations particulières néanmoins, cet ordre est contraint, et la construction prend une valeur particulière. Mais avant d'examiner ces cas (§ 2.3 et 2.4), quelques mots sur la prise en charge énonciative des énoncés avec *quitte à*.

2.3.5. Prise en charge énonciative

Les exemples cités jusqu'à maintenant montrent que l'argumentation en faveur de la prise de décision de réaliser *P* est le fait même du sujet de *P*, lequel doit ainsi être considéré comme l'énonciateur origine sous-jacent à l'ensemble de la construction. C'est lui qui, au vu de la possibilité de *Q*, envisage favorablement la décision de *P* et prend ainsi en charge la validabilité de *P*²⁸. Cela est vrai même lorsque *P* et *Q* sont proférés par des locuteurs distincts :

- (42) « A l'époque, on souffrait d'une télévision académique, avec des speakers ronflants, se souvient Polac. Il fallait casser la barrière, se rapprocher des gens, employer un langage plus direct, plus familier. » *Quitte à* ce que ça dérape. (Télérama)

En (42), *P* correspond à du discours rapporté qui a pour locuteur et qui est pris en charge par Polac ; *Q* est a priori un commentaire du journaliste, mais un commentaire sous la forme d'une conséquence possible de *P* présentée comme totalement assumée par Polac lui-même.

- (43) Au demeurant, Dany le rouge ne prend pas ses partenaires en traître : l'enjeu des régionales est bien de confirmer le succès écologiste et donc faire passer le « leadership » à gauche du PS aux Verts. *Quitte*, naturellement, à faire gagner la droite : cela n'est pas dit, mais tout le monde l'entend...

En (43), le locuteur attribue explicitement à l'énonciateur Danny le rouge la prédication introduite par *quitte à*, même si celle-ci ne fait pas l'objet d'un dire explicite. *Quitte à* apparaît ainsi comme un marqueur d'argumentation qui assure le lien entre deux prédications prises en charge, la plupart du temps, par le même énonciateur origine, le sujet de *P*. Il existe néanmoins quelques exceptions, par exemple dans le cas d'une modalité déontique de reproche :

28. À propos d'un exemple tel que *Ils lui firent de belles promesses, quitte à ne pas les tenir*, Clédat (1910, 101) notait déjà que « le risque est dans la pensée de ceux dont on parle. »

- (44) Je veux vous dire que vous êtes de gros couillons d'avoir laissé échapper l'occasion de la ferme du Casimir ; puisque c'était à vendre, il fallait l'acheter, *quitte* à la laisser en herbe. (J. Giono)

ou d'obligation :

- (45) Il exigea que Boris et moi nous mettions en quête d'un emploi, *quitte* à préparer le bac en leçons particulières. (B. Schreiber)

Dans ce cas, c'est la source déontique, l'énonciateur à l'origine du reproche ou de l'injonction, qui prend en charge l'ensemble de l'énoncé. Dans le cas du reproche, l'argumentation porte sur une décision qui n'a pas été prise par le sujet ; dans le cas de l'injonction, elle porte sur une décision imposée au sujet. De même, dans le cas d'une valuation portée sur le sujet :

46. Pourtant, ils ont raison de creuser. *Quitte* à miner la planète, à ce qu'elle craque. (C. Paysan)

Ici, c'est le jugement favorable porté par le locuteur sur le sujet de *P* qui fait l'objet d'une argumentation : ce jugement est favorable en dépit des conséquences néfastes possibles du procès *P*. Dans tous ces cas, l'issue porte sur le choix de la modalité présente en *P*.

2. 3. *P*, *quitte* à *Q* et la concession argumentative

Dans cette configuration particulière, l'ordre des deux propositions est contraint : *P* précède nécessairement *quitte* à *Q*.

- (47) Certes, les historiens de profession haussaient les épaules ou criaient au scandale - *quitte* à ramasser quelques miettes du gâteau sous la table, en cachette. (L. Febvre)
- (48) Sangnier s'est réjoui des accords de Munich, comme tant d'autres, *quitte* à s'alarmer rapidement de leurs déficiences, lorsqu'en mars 1939 Hitler, au mépris de ces accords, annexe purement et simplement la Bohême [...] (M. Winock)

Dans les deux cas, on est dans un discours de type historique et les relations prédicatives de *P* et de *Q* sont validées. Le locuteur se présente comme un observateur qui rapporte des faits concernant le sujet, son objectif étant d'en inférer une forme de jugement porté sur ce sujet. Il y a une contradiction entre *P* et *Q*, contradiction qui est explicitement soulignée par l'énonciateur. L'assertion de *P* permet de porter un type d'appréciation sur le sujet (favorable en (47) ; plutôt défavorable en (48)) ; l'assertion de *Q* permet de rectifier ce jugement. Ce jugement n'est pas explicité, il est simplement déductible des faits rapportés (en *P* et en *Q*). On notera que la proposition *P* est introduite par l'adverbe *certes* en (47) ; cet adverbe pourrait être ajouté en (48). Cet adverbe concessif a pour effet de signaler que l'assertion *P* n'émane pas de l'énonciateur (c'est une assertion de l'interlocuteur, ou c'est un fait admis par tous). Néanmoins,

l'énonciateur la reprend à son compte et l'assume, mais pour la remettre en cause et la corriger au moyen d'une assertion (Q) de laquelle on peut déduire une appréciation contraire, ou à tout le moins différente, de celle qui est déductible de P. Glose : *s'il est vrai que P, il est néanmoins vrai que Q*. Cette configuration correspond à ce que Morel (1996, 15-18) appelle la concession argumentative et dont le schéma général est le suivant : *certes, A - mais B* (mais représentant toute une classe de mots adversatifs). Pourtant, *quitte à* n'est pas par nature un mot adversatif et on peut s'interroger sur la genèse de l'effet de sens global de la construction. À nouveau, la notion d'issue, faisant suite à un parcours, permet de rendre compte de cet effet de sens. L'assertion P concédée est bien validée, mais elle est rappelée pour être discutée, remise en cause. L'adverbe *certes*, présent ou implicite, a pour effet d'introduire cette discussion en posant d'emblée l'existence d'une autre valeur possible. Est ainsi introduit un parcours dont *quitte à* marque l'issue en introduisant, au travers de Q, cette valeur autre. D'où l'effet de « rectification » que Morel reconnaît à la concession argumentative.

2.4 *Quitte à Q, P* ou le choix d'une valeur préférentielle

Dans cette dernière configuration, l'ordre des propositions est également fixe, mais c'est la proposition en *quitte à* qui est obligatoirement antéposée :

- (49) a. *Quitte à faire des folies, autant les faire jusqu'au bout !* (N. de Buron)
 b. **Autant les faire jusqu'au bout, quitte à faire des folies !*

(49b) est non acceptable avec le sens de (49a), mais interprétable si les n'est pas co-référentiel avec les folies.

Il s'agit d'un emploi récent de la locution prépositive, apparu, selon Grevisse & Goosse, au 20^{ème} siècle. De fait le premier exemple authentique attesté dans *Frantext* date de 1946 :

- (50) *Quitte à rester dans l'hôtellerie, il aurait préféré être là-bas, dans le hall d'entrée.* (R. Guérin)

Cet emploi récent est très peu représenté dans *Frantext* (une dizaine d'exemples en tout), mais très fréquent dans la langue contemporaine (on en trouve des exemples à foison sur Internet). Grevisse & Goosse (2007, 1407) rangent cet emploi de *quitte à* dans les introducteurs de thème, au même titre que *quant à*, *pour ce qui est de*, *touchant*, *concernant*, etc. Quelques précisions s'imposent sur cet emploi.

L'examen des exemples permet de mettre au jour un certain nombre de régularités. On trouve régulièrement en P des marqueurs qui indiquent un choix ou une préférence :

— **Verbe *préférer* :**

- (51) *Quitte à croire à un communiste, Staline préférerait croire à Li Li-san, formé à Moscou.* (A. Malraux)
- (52) *Quitte à embrasser quelque chose, je préférerais, à coup sûr, que ce ne fût pas une carrière.* (J. d'Ormesson)
- (53) Personnellement, je ne suis pas fan de ce restaurant. Le décor est quelconque, les assiettes misent sur la quantité. *Quitte à manger une grosse salade pas chère, je préfère nettement Le Relais Gascon à Montmartre ou Les Frangines à Pernety.*

— **Adverbe *autant*, marquant, « par litote, la préférence » (Grevisse & Goose, 2007, 1224, R1) :**

- (54) *Quitte à sacrifier quelqu'un autant que ça soit un vieux.* (J.B. Pouy)
- (55) *Quitte à se faire croquer le cou, autant que ça soit par Brad.*
- (56) *Quitte à pleurer sur son sort autant le faire en rigolant.*
- (57) *Quitte à avoir un père, autant qu'il s'appelle Gabin.*
- (58) Aujourd'hui, c'est décidé, vous allez enfiler une jupe. En ouvrant votre armoire, on peut dire que vous n'avez pas l'embarras du choix ; une seule et unique jupe en cuir trône. De plus, cette jupe est très longue et vous vous dites que *quitte à renouer avec le port de ce vêtement, autant en mettre une courte.*

— ***Valoir mieux* :**

- (59) *Quitte à se casser les pieds, il vaut mieux rester chez soi.*
- (60) *Quitte à s'inscrire dans un annuaire, en France il vaut mieux payer chez les Pages Jaunes que sur l'annuaire Yahoo Business.*

— **Autres tournures indiquant un choix préférentiel :**

- (61) *Quitte à se tuer, il y a des moyens plus expéditifs.* (Vercors, cit. Bon Usage)
(= autant utiliser des moyens ...; il vaut mieux utiliser des moyens ...)
- (62) Il avait décidé de profiter de la vie : *quitte à perdre son âme, que ce ne soit pas pour rien.*
(= autant que ce ne soit pas pour rien)
- (63) *Quitte à tenter d'imiter les autres, pourquoi ne pas commencer par imiter les gens qui s'assument?*
(= autant commencer par ...)
- (64) *Quitte à utiliser du papier, choisissez le recyclé*
(= autant utiliser le recyclé)
- (65) Alors moi, *quitte à renouer avec les hommes, je veux que ce soit avec toi.* (D. Decoin, cit. Bon Usage)
(= je préfère que ...)

Par ailleurs, on remarque que la proposition *Q* initialisée comporte un élément de parcours, explicite ou implicite, c'est-à-dire un élément auquel on ne peut accorder de valeur référentielle précise ; elle comporte, si l'on veut, une variable à instancier. La proposition *P* propose une instanciation de cette variable, c'est-à-dire une valeur référentielle stabilisée présentée par le locuteur comme étant la meilleure dans la situation de référence.

— **Le parcours peut porter sur un GN présent en *Q* ; l'élément stabilisateur en *P* est également un GN :**

- *Un communiste* > *Lili-san* (ex. 51)
- *Quelqu'un* > *un vieux* (ex. 54)
- *Ce (type de) vêtement* > *une (jupe) courte* (ex. 58)
- *Un annuaire* > *les Pages Jaunes* (ex. 60)
- *Les hommes* > *toi* (ex. 65)
- *Les autres* > *les gens qui s'assument* (ex. 63)
- *Un père* > *Gabin* (ex. 57)

Parfois, la stabilisation s'opère par exclusion d'une valeur particulière :

- *Quelque chose* : *pas une carrière* (ex. 52)

— **Le parcours peut rester implicite :**

Se faire croquer le cou (par quelqu'un) > Se faire croquer le cou par Brad (ex. 55)

— **Le parcours peut porter sur un circonstant (temps, lieu, manière, etc.), très souvent implicite, en *Q* ; l'élément stabilisateur en *P* est alors normalement un circonstant :**

- *(Quelque part) dans l'hôtellerie* > *dans le hall d'entrée* (ex. 50)
- *Manger une salade pas cher (quelque part)* > *la manger au Relais gascon* (ex. 53)
- *Se casser les pieds (quelque part)* > *rester chez soi* (ex. 59)
- *Faire des folies (d'une certaine manière)* > *les faire jusqu'au bout* (ex. 49)
- *Se tuer (d'une certaine façon)* > *se tuer avec un moyen plus expéditif* (ex. 61)
- *Perdre son âme (dans un certain but)* > *ne pas perdre son âme pour rien* (ex. 62)

La spécification stabilisatrice de la manière peut se faire au moyen d'une construction gérondive en *P* :

- *Pleurer sur son sort (d'une certaine manière)* > *le faire en rigolant* (ex. 56)

Très souvent, elle se fait par le biais d'un autre verbe en *P* :

- (66) *Quitte à réviser, autant s'amuser*
(= autant réviser en s'amusant)
- (67) *Quitte à réveiller, arrêtez de culpabiliser.*
(= autant réveiller sans culpabiliser)

Cette configuration comporte une autre caractéristique : la relation prédicative de *Q* est nécessairement pré-construite. Elle a fait l'objet d'une première construction par un énonciateur-origine autre que le locuteur (cf. ex. 58 où cette pré-construction est explicitée : c'est décidé)²⁹. Le locuteur reprend à son compte cette relation prédicative, laquelle se caractérise, nous l'avons vu, comme comportant un parcours (choix à opérer). *Quitte à Q* explicite la nature de ce parcours, mais conjointement, grâce à la locution prépositive, et en vertu de sa valeur de base, signifie que celui-ci a trouvé une issue, que la valeur instable peut être stabilisée ; *P* indique quelle est la meilleure valeur stabilisatrice possible du parcours, du point de vue du locuteur. *Quitte à Q* fonctionne bien comme un introducteur de thème, mais ce thème est particulier : il s'agit de l'existence d'une issue possible au problème posé par une relation prédicative pré-construite dont l'un des éléments est en quête de valeur référentielle ; *P*, en spécifiant le choix d'une valeur référentielle préférentielle, constitue l'apport d'information nouveau³⁰.

Conclusion

La polysémie du connecteur *quitte à* est décrite par les dictionnaires. Comme bien souvent, ceux-ci, à partir des gloses disponibles pour les exemples recueillis, ne distinguent pas ce qui est apporté par le marqueur lui-même et ce qui est apporté par son environnement co-textuel. *Quitte à*, en tant que locution prépositive, est un outil grammatical, et à ce titre, faiblement sémantisé. Comme toute préposition, simple ou complexe, elle a pour effet de formater son régime en fonction de son signifié propre. Celui-ci, dans sa forme de base, invariante, comporte deux aspects correspondant à l'apport propre de ses deux éléments formateurs. La préposition *à* permet d'envisager la proposition *Q* sous l'angle du validable, c'est-à-dire du possible ; l'élément *quitte*, par subduction de l'adjectif dont il émane, marque le fait que cette proposition peut être envisagée comme constituant une sortie ou une issue possible face à un choix qui se présente au sujet. Ce signifié de puissance, attaché en propre à

29. Cette pré-construction peut être la conséquence d'une décision du sujet lui-même ou d'une contrainte qui lui est imposée. Elle peut être marquée par le modal *devoir* :

Quitte à devoir me barrer de chez moi, autant aller en province (= quitte à me barrer de chez moi).

30. On ajoutera que dans la plupart des cas, le procès de *Q* est globalement valué négativement, ce qui rapproche cette construction des cas où *Q* évoque une « conséquence contraire » (cf. 2.3.4.).

la locution prépositive, apparaît comme l'invariant permettant de générer, en fonction du co-texte, les effets de sens variés repérables en discours.

CRISCO (EA 4255)

Université de Caen Basse-Normandie

Références bibliographiques

- Anscombre J.-C., 1995, « La théorie des topoï : sémantique ou rhétorique ? », *Hermès*, 15, 185-198.
- Boone, A. & Joly, A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.
- Cervoni, J., 1991, *La préposition. Etude sémantique et pragmatique*, Paris / Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Clédat, L., 1910, « Quitte à ... », *Mélanges de Philologie Romane et d'Histoire Littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte*, Paris, H. Champion, 99-103.
- Culioli, A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. Tome 1, Paris-Gap, Ophrys.
- Culioli, A., 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*. Tome 3, Paris-Gap, Ophrys.
- Fagard, B., 2009, « Prépositions et locutions prépositionnelles : un sémantisme comparable ? », *Langages*, 173, 95-113.
- Grévisse, M., 1962, *Problèmes de langage*, t.2, Gembloux, Duculot.
- Grévisse, M. & Goose, A., 2007, *Le bon usage*, 14^{ème} éd., Bruxelles, De Boeck & Duculot.
- Gross, G., 2006, « Sur le statut linguistique des locutions prépositives », *Modèles Linguistiques*, 27(1), 35-50.
- Gross, G. & Prandi, M., 2004, *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*, Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- Guillaume, G., 1939, *Langage et Science du Langage*, Paris, Nizet & Québec, Presses de l'Université Laval
- Guillaume, G., 1973, *Leçons de linguistique 1948-1949, Série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale*, R. Valin, éd., Paris, Klincksieck & Québec, Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G., 1992, *Leçons de linguistique 1938-1939*, R. Valin, W. Hirtle & A. Joly, eds., Québec, Presses de l'Université Laval & Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Guillaume, G., 2009, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1939-1940, Théorie des parties du discours*, R. Lowe, éd., Québec, Presses de l'Université Laval.
- Guimier, C., 1996, *Les adverbes du français : le cas des adverbes en -ment*, Paris-Gap, Ophrys.

- Guimier, C., 2007, « Sur quelques emplois de la préposition *to* en co-texte nominal », *Syntaxe et Sémantique*, 8, 43-59.
- Heine, B. & Kuteva, T., 2002, *World lexicon of grammaticalization*, Cambridge University Press.
- Ilinsky, J., 2003, *La préposition et son régime. Etude des cas atypiques*, Paris, Champion.
- Le Goffic, P., 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- Lowe, R., 1996, « L'analyse des prépositions *à* et *de* dans le cadre d'une syntaxe opérative », *Kalimat Al-Balamand*, 3, 68-82.
- Meillet, A., 1912, « L'évolution des formes grammaticales », *Scientia*, vol. XII, no XXVI, 6, repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 1975, 130-148.
- Mélis, L., 2003, *La préposition en français*, Paris-Gap, Ophrys.
- Mélis, L. & Desmet, P., 1998, « La grammaticalisation : réflexions sur la spécificité de la notion », *Travaux de Linguistique*, 36, 13-26.
- Moignet, G., 1981, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- Morel, M.A., 1996, *La concession en français*, Paris-Gap, Ophrys.
- Nazarenko, A., 2000, *La cause et son expression en français*, Paris-Gap, Ophrys.
- Picoche, J., 1983, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert.
- Sandfeld Kr., 1965, *Syntaxe du français contemporain, L'infinitif*, Genève, Droz.
- Tobler, A., 1907, « Quitte à ... sauf à », *Mélanges C. Chabaneau*, *Romanische Forschungen*, 23, 466-467.
- Toma, A., 2010, « La diversité langagière translinguistique dans l'expression de l'exception scientifique », *DICE, Diversité et Identité Culturelle en Europe*, 7/1, București, Editura Muzeul Literaturii Române, 142-157.
- Valin, R., 1981, *Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe*, Québec, Presses de l'Université Laval.